

Maria Santos-Sainz

# Albert Camus, journaliste

Reporter à Alger, éditorialiste à Paris

*Préface d'Edwy Plenel*



Éditions  
Apogée



Albert Camus, journaliste

**María Santos-Sainz** est docteur en Sciences de l'information et maître de conférences à l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine de l'Université Bordeaux Montaigne, dont elle a été directrice de 2006 à 2012. Elle a été présidente de CEJER (Chercheurs en journalisme des écoles reconnues) de 2010 à 2015 et elle est membre de la *Société des Études Camusiennes*. Elle est auteur de plusieurs livres, parmi lesquels *L'Élite journalistique et son pouvoir* (éditions Apogée, 2006) et *Espagnols à Bordeaux et en Aquitaine* (éditions Sud Ouest, 2006).

Correction et mise en pages : Nord Compo  
Conception graphique de la couverture et illustration :  
Laure Bombail

© 2019, Éditions Apogée  
une marque de la société Feuilles de style, Rennes

ISBN : 978-2-84398-533-1

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction,  
sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays.

Maria Santos-Sainz

Préface d'Edwy Plenel

**Albert Camus,  
journaliste**

Reporter à Alger,  
éditorialiste à Paris

Éditions Apogée



## SOMMAIRE

Préface d'Edwy Plenel .....	7
Introduction .....	15
Chapitre 1. – Repères biographiques .....	25
Chapitre 2. – Reporter à Alger .....	85
Chapitre 3. – L'aventure journalistique de <i>Combat</i> ...	139
Chapitre 4. – Un polémiste habile .....	189
Chapitre 5. – Réflexions sur le journalisme .....	213
Chapitre 6. – Chroniqueur à <i>L'Express</i> .....	247
Chapitre 7. – Journalisme et engagement .....	259
Chronologie .....	279
Bibliographie .....	287
Remerciements .....	297



## PRÉFACE

C'était le 10 décembre 1957, à Stockholm, lors de la cérémonie d'attribution des Nobel. Lauréat du plus prestigieux d'entre eux, le prix de littérature, Albert Camus prononce, selon la tradition, un discours de remerciements, à la fin du banquet officiel. Il y dit notamment ceci : « Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le fera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Dans le contexte de l'époque, celui de la guerre froide, des luttes anticoloniales, des impérialismes et des indépendances, des dictatures jusqu'en Europe même, du communisme militant et des jeunesse révoltées, en somme des émancipations et des résistances, le propos a pu sembler frileux, comme en retrait ou en réserve. Pourtant, entendu aujourd'hui, à plus de soixante ans de distance, il semble plus actuel que jamais. Et, loin de paraître une invitation à la prudence ou à l'indifférence, il sonne tel un appel à l'engagement.

Non pas l'engagement étroitement partisan de ceux qui voudraient plier le réel à leur dogme, cet engagement aveugle de ceux qui, parce qu'ils croient penser politiquement juste, se croient aussi certains de dire vrai. C'est à un engagement plus essentiel qu'invite Camus : un engagement existentiel, celui de

notre condition d'hommes et de femmes libres. Notre liberté nous requiert, et exige notre responsabilité. Nous sommes comptables du monde, et d'abord de son sens. De sa compréhension, donc de sa cohésion. De sa raison, contre les déraisons qui le ruinent.

Être au rendez-vous de notre liberté, ce n'est pas ajouter au désordre du monde l'affolement des peurs et l'excitation des haines, ce voile d'opacité et d'ignorance qui accroît notre désarroi et accentue notre malheur. C'est, au contraire, chercher à comprendre, exiger de savoir, affronter la vérité, fût-elle douloureuse et dérangeante. Pour être vraiment libres dans nos choix et autonomes dans nos décisions, nous avons besoin d'y voir clair. Sinon, nous ne serons que les jouets de nos illusions, emportés par la catastrophe qu'elles accompagnent et précipitent.

Cet *Albert Camus, journaliste* est donc bien plus qu'une rigoureuse monographie, précise et documentée. En montrant combien l'activité de journaliste de l'écrivain fut le principal terrain d'exercice pratique de cet engagement dont la vérité est l'enjeu premier, Maria Santos-Sainz lance un appel au sursaut. Son essai est en effet une invite à ce que le journalisme se relève et s'élève, retrouve hauteur et grandeur, refuse les facilités et combatte les corruptions qui le minent et le discréditent.

Partant des premières enquêtes d'*Alger républicain* et allant jusqu'aux dernières chroniques de *L'Express*, son livre nous donne à voir les diverses facettes d'une fidélité entêtée à la promesse énoncée dans les premiers éditoriaux de *Combat*, lors de la libération de Paris à l'été 1944 — dont j'aime rappeler que les combattants républicains espagnols de la Division Leclerc en furent aussi les héros. « Notre désir, écrivait ainsi Camus le 31 août 1944, d'autant plus fort qu'il était souvent muet, était de libérer les journaux de l'argent et de leur donner un ton et une vérité qui mettent le public à la hauteur de

ce qu'il y a de meilleur en lui. Nous pensions alors qu'un pays vaut souvent ce que vaut sa presse. Et s'il est vrai que les journaux sont la voix d'une nation, nous étions décidés, à notre place et pour notre faible part, à élever ce pays en élevant son langage. »

Ce programme n'a pas pris une ride, et le grand mérite de Maria Santos-Sainz est de lui redonner toute son actualité, sinon son urgence. Son livre est un manuel de résistance pour journalistes (et citoyens, l'un n'allant pas sans l'autre) par gros temps médiatique, quand le métier est menacé et la profession déstabilisée. Elle nous invite à apprendre de Camus pour reprendre courage et retrouver dignité, dans l'exigence du droit de savoir du public et dans le souci de notre responsabilité devant les citoyens. Quand le divertissement gangrène l'information, quand la concentration ruine le pluralisme, quand la propagande tue la vérité, le journalisme ne peut qu'entrer en résistance, sauf à se renier. Simplement par devoir professionnel. Sans prétention ni gloriole, juste par nécessité existentielle.

En lisant l'essai de Maria Santos-Sainz, je n'ai cessé de penser aux mises en garde de la philosophe Hannah Arendt dans *Vérité et politique*, ce texte de 1967 que je tiens pour le véritable manifeste philosophique de notre métier commun. Sans les journalistes, confiait-elle, « nous ne nous y retrouverions jamais dans un monde en changement perpétuel, et, au sens le plus littéral, nous ne saurions jamais où nous sommes ». Où l'on retrouve ce monde défait qu'évoquait Camus dès 1957, désorienté et égaré, privé de repères.

Mais, ajoutait Arendt, cet idéal démocratique ne vaut que si lesdits journalistes sont les serviteurs scrupuleux des « vérités politiquement les plus importantes », à savoir les vérités de fait, et non pas les zélateurs opportunistes des passions de l'opinion. « La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si ce ne sont pas les faits

eux-mêmes qui font l'objet du débat », proclamait la philosophe, avant d'énoncer ce constat : « L'histoire contemporaine est pleine d'exemples où les diseurs de vérité de fait ont passé pour plus dangereux, et même plus hostiles, que les opposants réels. » Constat amplement vérifié aujourd'hui, en nos temps communicationnels de nouvelles immédiates, sans frontières ni délais, par le sort funeste réservé à tant de lanceurs d'alertes — Julian Assange, Chelsea Manning, Edward Snowden, pour ne citer que les plus mondialement connus —, héros d'un droit universel à l'information contre les secrets indus des pouvoirs, étatiques ou financiers.

Arendt et Camus étaient d'une génération brutalement déniaisée par les tragédies vécues — crimes, guerres, massacres, etc. Tous deux pensaient en ayant en surplomb cette lucidité exprimée par David Rousset, de retour de l'univers concentrationnaire, en 1946 : « Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible. » Tout est possible, y compris le pire de l'homme, négation de sa propre humanité. Nous le savons, de nouveau, hélas, quand se célèbrent sous nos yeux, à l'échelle du monde depuis 2001, « les noces sanglantes du terrorisme et de la répression ».

Ces mots qui pourraient être d'aujourd'hui sont d'hier. Ce sont, pendant la guerre d'Algérie, ceux de Camus qui n'avait aucune complaisance pour le terrorisme, ce moyen de lutte qui cesse « d'être l'instrument contrôlé d'une politique pour devenir l'arme folle d'une haine élémentaire ». Mais, tout comme il avait immédiatement vu dans l'anéantissement atomique de la ville d'Hiroshima ce moment où « la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie » (*Combat* du 8 août 1945), il percevait ce basculement sans retour — jusqu'à la torture banalisée, jusqu'aux prisons secrètes, jusqu'à l'état d'exception, jusqu'aux libertés fondamentales piétinées — où « chacun s'autorise du crime de l'autre pour aller plus avant ».

Or comment oublier que, de nos jours, cette politique de la peur, qui parie sur la panique créée par le terrorisme pour congédier le peuple et affaiblir la démocratie, est née d'un mensonge d'État devenu mensonge médiatique, avant de se diffuser sous divers atours néoconservateurs au-delà des États-Unis d'Amérique ? Comment oublier que même la presse nord-américaine supposée de qualité a cru la fable du lien entre Al-Qaïda et l'Irak de Saddam Hussein, les bobards sur les armes de destruction massive, l'agenda idéologique de l'administration Bush qui n'avait aucun lien, fût-il infime, avec la réalité concrète ? Bref, comment oublier qu'alors, l'étouffement de vérités de fait a permis une aventure illégale et meurtrière, cette invasion et destruction de l'Irak sur les décombres duquel a surgi l'autoproclamé « État islamique », ce nouveau monstre totalitaire qui suscite, en retour, de nouvelles guerres de civilisations, de nouvelles stratégies du choc, de nouvelles noces barbares du terrorisme et de sa répression, Jihad contre Croisade, et inversement ?

Au risque de toujours déplaire, dans tous les camps, Camus refusait les demi-vérités consolantes qui n'entrevoient que ce qui convient aux préjugés dominants. De même que la fin ne saurait justifier les moyens, aucune juste cause ne saurait s'accommoder de l'injustice d'un mensonge, fût-ce par omission. Dans l'instant, cette attitude d'indépendance isole, suscite des malentendus ou des éloignements, crée des ruptures et des détestations — la vie de Camus, libertaire inclassable, en témoigne surabondamment. Mais, sur la durée, elle sauve des vigilances sans âge dont sauront profiter les générations suivantes.

Cet *Albert Camus, journaliste* exhumé et revisité par Maria Santos-Sainz en est la preuve, ô combien nécessaire. Car, en nos temps incertains, où l'improbable de l'événement côtoie le probable de la catastrophe, le journalisme risque d'être encore mis à l'épreuve, soumis aux embrigadements

des propagandes, entravé par le poids des intérêts, pris aux pièges des offensives croisées de l'argent et du pouvoir. Or l'antidote est dans ce précieux livre, ce « journalisme critique » qu'il nous invite à pratiquer sur les traces d'Albert Camus.

Il suppose, nous avertissait-il déjà, « une profonde mise en question du journalisme par les journalistes eux-mêmes ». Autrement dit une réflexion sur le sens de leur métier, sur la responsabilité de leur profession. « Qu'est-ce qu'un journaliste ? demandait Camus dans le même éditorial de *Combat* du 1<sup>er</sup> septembre 1944. C'est un homme qui d'abord est censé avoir des idées. » Non sans discrète ironie, cette réponse voulait dire : un homme qui s'interroge sur la signification de son travail. Qui se préoccupe, qui se questionne, qui doute toujours, et ceci d'autant plus qu'il sait l'importance de sa mission.

En ce sens, le journalisme selon Camus est à l'opposé du journalisme cynique et blasé, mercenaire ou aventurier, conformiste ou opportuniste. Son exigence professionnelle de vérité est aussi fidélité à un idéal de vie. On en trouve les linéaments dans la conférence qu'il prononça le 28 mars 1946 à New York, dans les murs de l'université de Columbia, là même où fut créée la première école de journalisme. « Si l'on ne croit à rien, si rien n'a de sens et si nous ne pouvons affirmer aucune valeur, alors tout est permis et rien n'a d'importance, expliquait-il. Alors, il n'y a ni bien ni mal, et Hitler n'a eu tort, ni raison. » Dès lors, « celui qui a raison, c'est celui qui réussit, et il a raison pendant le temps qu'il réussit ».

À cette philosophie glorieuse des vainqueurs, toujours satisfaite de l'humiliation des vaincus, Albert Camus opposait la sagesse modeste des travailleurs. « Tenir sa place et bien faire son métier », répondait-il humblement dans la même conférence, afin de faire émerger un monde qui cessera « d'être celui de policiers, de soldats et de l'argent pour

devenir celui de l'homme et de la femme, du travail fécond et du loisir réfléchi ».

On aura compris que l'engagement dont il est question ici est un parti pris radicalement démocratique, pour une démocratie à hauteur d'humanité quotidienne, de libre délibération et de large partage, de justice sociale et de liberté individuelle, de peuple réellement souverain et non pas de sourde privatisation oligarchique. Sur ce chemin d'espérance et de résistance, le droit de savoir est, du faible au fort, l'arme pacifique de l'émancipation par la connaissance. Ouvriers du présent, les journalistes sont au service de ce droit fondamental, et c'est pourquoi ils sont inévitablement embarqués dans cette bataille. Encore faut-il qu'ils soient à la hauteur de cette responsabilité.

Associant journalisme et critique, légitime critique citoyenne des médias et nécessaire conscience critique des professionnels, le livre de Maria Santos-Sainz est une heureuse invitation à ne pas se dérober face à cette exigence.

*Edwy Plenel*



## INTRODUCTION

Après le quatre-vingtième anniversaire de ses débuts dans le journalisme, en 1938, ce livre se propose de mettre en lumière cet aspect méconnu de l'œuvre d'Albert Camus. De ses premiers pas dans la profession comme reporter à Alger, à seulement 25 ans, lorsqu'il réalisa sa série de reportages intitulée *Misère de la Kabylie* — dans le plus pur style du journalisme d'investigation ; aux puissants articles en faveur de la démocratie et de la paix qu'il signa pour *Alger républicain* puis *Le Soir républicain*, entre 1938 et 1940 ; sans oublier les éditoriaux mémorables publiés dans les colonnes de *Combat*, pendant la guerre mondiale et les premières années de l'après-guerre (1944-1947) : des écrits puissants de réflexion qui interpellent le lecteur et toujours soutenus par la plus pure exigence éthique.

Si ses travaux comme écrivain, essayiste, romancier et dramaturge sont probablement les plus connus, son œuvre journalistique n'a pas suscité l'intérêt éditorial qu'elle mérite sauf le film de Joël Calmettes<sup>1</sup>. Aucun livre, jusqu'à présent, n'a regroupé et analysé l'ensemble de sa production journalistique, dans laquelle s'est pourtant forgée sa plume et où apparaissent

---

1. Calmettes, Joël, *Albert Camus, journaliste*, Chiloé Productions, 2010, 52 minutes.

déjà son talent, sa sensibilité sociale, l'engagement moral et sa lucidité. Dès ses débuts, il exerça un journalisme engagé sur le terrain, afin de dénoncer les injustices, auprès des populations les plus démunies, des humbles, des humiliés. La vie journalistique de Camus est marquée par l'adéquation entre œuvre et existence, un héritage de son rapport au monde, enraciné dans son enfance : un devoir de témoigner. Le journalisme reste un maillon fondamental de son œuvre postérieure où l'on va retrouver les mêmes thématiques fondatrices, ses obsessions. Un métier où il trouvera également le plaisir du travail en équipe et de se confronter à l'actualité avec exigence. Une profession qu'il a aimée et prise très au sérieux, malgré ses critiques contre la presse, qu'il a embrassée avec « goût » bien au contraire de cette légende qui prétend que le journalisme fut juste un « accident » dans son parcours. Il ne faut pas oublier qu'à la fin de sa vie il confessa son envie de revenir au journalisme et de porter son projet journalistique inachevé.

Ce livre récupère tout son travail de reporter et de chroniqueur judiciaire, exerçant un journalisme de proximité, un journalisme local près de vrais gens mais aussi un journalisme d'investigation. Il enquête, décrit, précise, vérifie, témoigne, montre, rapporte des réalités auxquelles la presse algéroise ne s'intéresse pas. Toujours avec un style percutant, simple, efficace, concis, très direct, excluant le superflu, il va à l'essentiel. Ce style journalistique imprénera toujours celui de l'écrivain et philosophe, loin de l'artifice rhétorique et d'autres procédés stylistiques.

Plus tard, Camus s'érige comme une des voix de la résistance dans la presse de l'après-guerre. Il critique le nationalisme, le patriotisme, les totalitarismes, en s'attaquant dès la première heure au fascisme et au communisme soviétique. Sans oublier sa fidélité aux républicains espagnols, une cause qu'il défendra toujours. Il va à contresens de son époque : le refus du dogmatisme et du manichéisme, le sens de la

complexité portent en lui une sensibilité contemporaine. Il refuse également toute barbarie : « ni victimes ni bourreaux », manifestant un pacifisme à contre-courant de l'époque et des autres médias. Sa lucidité le laissait bien seul. Il fut le premier journaliste occidental à dénoncer les conséquences de la bombe atomique lancée par les États-Unis sur Hiroshima au Japon, dans un éditorial à *Combat*, le 8 août 1945, alors que ses confrères évoquaient la prouesse technique. Camus éclaire notre présent, pas seulement contre la barbarie, le terrorisme, les inégalités sociales, les injustices ; également comme citoyen du monde<sup>1</sup> et grand européen.

Cet ouvrage entend ainsi le présenter comme modèle de journaliste, de son travail comme jeune reporter à sa trajectoire d'éditorialiste, au cours de laquelle il formula plusieurs réflexions, à l'actualité indiscutable, sur la mission du métier. Le journalisme d'aujourd'hui doit s'inspirer des meilleures conquêtes du journalisme d'hier. Dans le contexte actuel de profonde défiance à l'égard des journalistes, de perte de crédibilité des médias d'information traditionnels, soupçonnés de subordination au pouvoir ; de montée de fausses informations, où Facebook émerge comme nouvel espace médiatique ; repenser et s'inspirer d'Albert Camus journaliste est bien plus que nécessaire.

L'une des contributions de ce livre réside précisément dans l'analyse de l'ensemble des éditoriaux consacrés à la presse et publiés dans les colonnes de *Combat*<sup>2</sup>, entre août 1944 et juin 1947. Ce corpus est constitué d'une trentaine de textes. Ces éditoriaux, modèles de journalisme critique, sont organisés dans les catégories suivantes : « Critiques de la presse », « Le rôle du journaliste », et « Réformes de la presse ». Ce

---

1. « Déclaration à l'ONU des citoyens du monde », texte écrit par Camus. Avec Garry Davis et Robert Sarrazac, 19 novembre 1948.

2. Lévi-Valensi, J., *Camus à Combat*, Paris, Gallimard, 2002.

travail est complété par des extraits issus d'entretiens accordés à la presse par Camus et par certains de ses collaborateurs les plus proches à l'époque de *Combat*. Ils apportent de nouvelles informations et ouvrent de nouvelles pistes d'analyse sur son œuvre journalistique. Enfin, on trouvera également quelques extraits de lettres issues de l'abondante correspondance qu'il entretenait avec Pascal Pia, son ami Roger Martin du Gard ou René Char, dans lesquelles il fait référence au journalisme.

Ce livre entend servir de manuel de référence aux journalistes et futurs journalistes, mais convient également à tout lecteur intéressé par cet aspect méconnu de l'œuvre d'Albert Camus. La figure de Camus reste aujourd'hui actuelle, tant pour ses œuvres littéraires et philosophiques, imprégnées d'humanisme, que pour sa pratique d'un journalisme d'intentionnalité, un journalisme critique fondé sur l'exigence de vérité et de justice.

Albert Camus exerça le métier de journaliste avec passion, lors de périodes brèves mais intenses. Ses écrits apportent clarté et espérance dans des circonstances difficiles, qu'ils concernent l'Algérie coloniale ou l'occupation nazie, en pleine guerre mondiale. Camus se bat aussi contre la censure et les censeurs pendant ses années de journaliste en Algérie jusqu'à la fermeture du journal *Le Soir républicain* en 1940. Il devient *persona non grata* pour les autorités qui l'empêchent d'exercer son métier. Elles s'arrangent pour qu'il ne puisse pas trouver de travail, Camus part pour Paris.

À l'instar d'autres écrivains journalistes français des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Camus fut modelé par la presse, dans laquelle on décèle la genèse et les fondements de son œuvre. Son attachement au thème de la justice reste omniprésent dans ses écrits journalistiques — notamment dans la série *Ni victimes ni bourreaux* — et plus tard dans des œuvres comme *Les Justes*, *La Chute*, ou *La Peste*.

Sur certaines problématiques, il fit du journalisme un mode d'expression et de réflexion privilégié, comme le signale Jean Daniel :

« Pour Camus, c'était plus évident dans la mesure où l'exercice de l'écriture stimulée par l'éphémère paraissait lui inspirer, bien plus qu'aux autres et dans la durée, une réflexion sur la condition humaine. Les réactions suscitées par l'événement l'ont mis sur la piste de principes qu'il devait plus tard conceptualiser<sup>1</sup>. »

Camus fut, comme Zola, journaliste professionnel « à temps complet » : le journalisme constitua, à certaines époques de sa vie, sa principale source de revenus. Également, à la façon de Zola, il mène des campagnes pour défendre des causes qui lui semblent justes, comme le plaidoyer en faveur de l'innocence du modeste fonctionnaire Hoddent accusé par l'oligarchie de spéculation quand au fond il n'avait pas cédé à sa corruption.

Il laissa une trace indélébile à *Alger républicain* — où le meilleur de son œuvre journalistique se révèle déjà —, et renforça sa notoriété grâce à *Combat*. Après un court passage à *L'Express*, Camus fit ses adieux définitifs à la profession en 1957.

Il se servit de la presse comme d'une arme et utilisa des genres divers, du reportage à l'éditorial en passant par la chronique judiciaire et la critique littéraire. Pour ses exigences éthiques, pour sa clairvoyance envers le rôle de la presse dans la société, pour son courage dans la recherche de la vérité et en défense de la dignité humaine et de la justice, il peut être considéré comme un journaliste exemplaire. Il est, sans aucun doute, une figure centrale du journalisme du xx<sup>e</sup> siècle.

---

1. Jean Daniel, *Avec Camus. Comment résister à l'air du temps*, Gallimard, 2006, p. 14.

## Un journalisme d'intentionnalité

L'œuvre d'Albert Camus, durant les années où il exerça comme journaliste, constitue un modèle de journalisme critique, libre, indépendant, incarné et engagé. Ses textes confortent un héritage résolument actuel dans l'imaginaire professionnel de nombreux journalistes dans l'Europe entière. Ils représentent évidemment un exemple pour les étudiants en journalisme en France<sup>1</sup>, qui continuent à voir en lui un mentor, un guide qui profita de sa tribune journalistique pour décrypter et exprimer sa vision du monde. De nombreux Camus, voilà ce dont a besoin aujourd'hui le métier. Des journalistes qui entendent guider le lecteur et lui expliquer une actualité complexe, armés de rigueur et mus par la recherche obsédante de la vérité. Des journalistes qui enquêtent, vérifient, prennent le temps nécessaire pour être « non pas les premiers, mais les meilleurs », qui dévoilent des réalités sociales méconnues et révèlent des situations inadmissibles. Camus est un exemple de diversité sociale pour un métier au sein duquel la reproduction fait souvent loi et engendre une certaine homogénéité dans les profils sociaux des journalistes. Fidèle à ses origines modestes, fidèle à la cause des opprimés, il put s'intéresser à des réalités généralement occultées par la presse, dénonçant des injustices alors que d'autres journalistes détournaient le regard...

Une figure mythique telle que celle incarnée par Camus correspond à l'idéal type d'un journalisme fondé sur une conception morale. Un journalisme conçu aujourd'hui comme

---

1. Les résultats de la recherche intitulée « Les imaginaires des futurs journalistes en France », réalisée de 2011 à 2012 par le biais d'une enquête sur 115 étudiants issus de 4 écoles de journalisme publiques (Strasbourg, Tours, Marseille et Bordeaux), situent Albert Camus comme l'un des trois journalistes de référence.



Éditions Apogée  
contact@editions-apogee.com  
www.editions-apogee.com

Publié avec le concours  
de la région Bretagne



et Rennes Métropole

